



Avec Leopardi sur les sentes de la vie

Leopardi sur son lit de mort.
Sa plume a laissé naître un monde nouveau
dont Nietzsche saluera l'aurore...

Plus de deux mille pages imprimées, enfin traduites en français. Le journal littéraire de Leopardi (1798-1837) serait un pensum pour le lecteur, ou sa damnation, s'il n'y avait, contaminant tout ce *Zibaldone*, le fil rouge d'une sorte de grâce comparable à celle qui sourd des œuvres de son exact contemporain Franz Schubert (1797-1828) : un chant, mesuré, léger mais inquiet, le pas lent, chercheur, fureteur, la marche, radieuse parfois, sinieuse souvent, d'un Wanderer appliqué à défricher son chemin, sans carte ni plan, sans position de surplomb, sans refuge garanti par une vérité doctrinale, ou bien sortie d'un chapeau comme un lapin truqué. Rien d'autre, dans ces énormes Mémoires d'un jeune esprit blessé, que ce que sa sente insinue sous ses pas, le chemin même, sur un sol encore jamais foulé, ou tout entier recomposé.

Deus sive natura, disait Spinoza : Dieu, c'est-à-dire la nature. On pourrait inscrire dans les marges de Leopardi : *Homo sive natura*, l'homme est la nature même, et la mesure de toute chose, de ses drames et de ses choix, de ses bonheurs quand il en éprouve, de ses convictions, de ses naïvetés, de ses chimères, de ses enthousiasmes et de ses nostalgies.

Le bonhomme a de quoi surprendre. Né à Recanati, un bourg des Marches comptant alors parmi les États de l'Église piétinés par les soldatesques européennes deux siècles durant, héritier d'une petite noblesse locale sans avenir mais dotée d'un palais et d'un patrimoine terrien assurant l'entretien familial, Giacomo Leopardi égrène et compte dès l'enfance les heures de son ennui. Il se réfugie à dix ans dans une bibliothèque paternelle pléthorique, où il étudie pratiquement seul le grec, le latin, l'italien, l'espagnol et surtout le français, celui des philosophes du XVIII^e siècle, qui vont orienter sa méditation. Adolescent, il étonne les lettrés de son temps par l'étendue de ses connaissances. À dix-huit ans, il polémique avec Mme de Staël, par la revue *Biblioteca Italiana* interposée, sur les mérites respectifs des classiques et des romantiques. À vingt ans, il rédige les premiers de ses magnifiques Canti, qui le hisseront pour la postérité dans les parages de Dante. De dix-neuf à trente-deux ans, il accumule des notes dans son journal littéraire, qui comprendra, au terme, quatre mille cinq cents feuillets publiés à Florence en 1898, soixante ans après sa mort.

On n'entrera pas dans ce *Zibaldone* pour y trouver quoi que ce soit, ou pour y comprendre quelque chose de soi, avec un but trop déterminé, trop exigeant, ou trop sûr, ou trop incertain. Ces pages ne s'adressent qu'à ceux qui souhaitent, à propos du monde et de sa découverte, et sous la réserve qu'on ne s'y croie pas instruit, joindre leurs pas à ceux d'un autre, fraternellement, sans l'abîmer, pour l'écouter. Le nom de Schubert a été cité ; ce n'est pas sans motif ; le texte coté à la page 3 837 du manuscrit est une phrase de vingt-trois lignes ; la première phrase du texte suivant, le 3 838, en comprend vingt-deux ; on n'y trouvera pas de plaisir de lecteur sans une certaine sympathie avec la langue, avec la lenteur du souffle, plutôt qu'avec la vérité des dogmes ou des savoirs. Le mélange des genres (le titre même l'indique, *Zibaldone*, sabayon, salade, fourretout) fait passer de l'étymologie à la logique, de l'histoire à la métaphysique, les retours sur des pages déjà écrites se multiplient, puis de nouveau leurs commentaires, et la mort d'autrui, le pourquoi du chagrin, les leçons de la Grèce, celles de Rome, Homère, Ésope, Dante, Shakespeare, Montaigne, Pascal, le vin, quelques vers, puis retour sur une étymologie, digression vers Le Tasse, ou Xénophon, ou Cicéron. Leopardi se promène comme chez lui dans l'histoire des hommes et de leurs langues ; il y est, à sa manière, dans la situation d'Énée faisant antichambre chez Didon et contemplant les tableaux et fresques de la guerre de Troie, et les scènes de leurs misères : *Sunt lachrymae rerum*, dit Virgile, et *mentem mortalia tangunt* : « ce sont les larmes des choses, et les affaires mortelles nous pétrissent l'âme ».

De son observation des hommes, de leurs langues, de leur histoire, Leopardi ne tire pas un système, sa manière d'être est celle d'un témoin, une leçon apprise des moralistes français, qui le conduit à récapituler une civilisation, celle dont il est issu, à laquelle il donne moins une forme qu'un écho. De sa fréquentation de l'Antiquité (au sens étymologique : ce qui est placé devant), il tire l'impression d'un rebours de progrès, lui qui préfère les histoires et les mythes anciens aux concepts et à la science modernes. De Lucrèce, de Cicéron, de Machiavel, il tire un matérialisme et un sensualisme par quoi il contre l'éthique chrétienne de la résignation et du renoncement. Devant le néant du monde, il plaide pour une esthétique de la transfiguration du quotidien, et préfère aux œuvres négatives du découragement, celles qui réjouissent la vie et raniment l'enthousiasme. Mais rien de cela n'est énoncé dans des termes doctrinaux ou revanchards ; le *Zibaldone* a le rythme d'une pensée se faisant, à la mesure de l'écriture ; ici, c'est le style qui pense ; ou plutôt, la pensée n'est telle, qu'à se chercher, en contournant les certitudes, en leur préférant les éclairages indirects, les évocations plutôt que les définitions, les ambitions de l'imagination plutôt que les contradictions de la raison raisonnée. Au total, un travail aux multiples entrées, mais sans plan préfabriqué ni sorties indiquées, et qui renvoie le lecteur à lui-même et à sa méditation, pour peu qu'il en veuille.

Jean-François GAUTIER

- Giacomo Leopardi, *Zibaldone* (traduction de Bertrand Schefer), Allia, 2 396 p., 50 €.
- Également : *Du Zibaldone* (133 extraits, traduits par Michel Orcel), Le temps qu'il fait, Cognac 1987.